

## **Histoire de l'hôtel d'York (56 rue Jacob)**

**Annick Foucrier et Caroline Varlet**

La parcelle du 56 rue Jacob fait partie d'un ensemble de terrains, ancien Grand-Pré-aux-Clercs, donné par la reine Marguerite de Valois en 1608 aux Augustins déchaussés, puis en 1612 aux Petits-Augustins. La rue du Colombier est alors prolongée par l'ouverture de la rue Jacob. En 1613, trois parcelles (dans l'ordre à partir du coin de la rue des Saints-Pères) sont concédées à un marbrier, à un boulanger, et celle qui nous occupe à Jean Clergerie, marchand au Palais, lequel y construit une maison (avant 1627). À la suite de diverses saisies, successions et ventes, l'immeuble (n°24 au XVIIIe siècle) échoit en 1738, par la dot de sa femme, à Louis XIV Le Pelletier, seigneur de Rosambo, président à mortier au Parlement. Le Pelletier meurt en 1760, et sa veuve l'année suivante. Par succession, la maison passe à leur second fils. De 1762 à 1768, Condorcet, alors étudiant en mathématiques, y habite au dernier étage.

Le bâtiment est vendu en 1776 à Jacques Foucault et à sa femme Geneviève Lafond. C'est sans doute vers 1779 que la maison devient un hôtel meublé sous le nom d'hôtel d'York, précédemment porté par un autre hôtel (au n°33) qui en 1772 était devenu lui-même « l'hôtel royal de Danemark ». David Hartley, représentant du roi d'Angleterre, réside à l'hôtel d'York, et c'est là, au premier étage, que le 5 septembre 1783 il signe avec Benjamin Franklin (installé à l'hôtel de Hambourg, au 52), John Jay et John Adams, le traité de paix qui reconnaît l'indépendance des Etats-Unis. En 1785, l'hôtel d'York est mentionné dans un guide pour voyageurs comme « une des bonnes maisons de Paris » et il est indiqué que « le gérant parle anglais ».

En 1805, l'immeuble est adjugé à François-Joseph-Michel Noël, inspecteur général de l'université, et à sa femme. Noël est un ancien prêtre, qui a été professeur de 6<sup>e</sup> à Louis Le Grand, avant de suivre une carrière diplomatique puis politique grâce à laquelle il devient préfet du Haut-Rhin en 1801. Le 23 mai 1810, le couple revend la maison « dite l'hôtel d'York, sis à Paris, rue Jacob n°24, près celle des Saints-Pères, y compris les glaces, boiseries, alcôves et tout ce qui était réputé immeuble », à Firmin Didot, graveur de l'imprimerie impériale et imprimeur-libraire, et à Catherine-Denise-Elisabeth Magimel, sa femme, pour 104 500 francs. Firmin Didot, membre d'une illustre famille d'imprimeurs, fut graveur et fondeur, et inventa un procédé de stéréotypie.

En 1810, l'immeuble est décrit comme se composant « d'un corps de bâtiment sur rue, double en profondeur, de six croisées de face à chaque étage, avec caves, rez-de-chaussée, deux étages carrés et un étage mansardé, surmonté d'un grenier sous le comble à deux égouts. À droite de la cour était une aile, de même élévation que le précédent bâtiment à une seule croisée de face. À gauche de la cour, une autre aile, à une croisée de

face, renfermait le grand escalier. Dans le surplus de la longueur de la cour se voyaient trois bâtiments pareils à ceux du fond et un bâtiment à quatre croisées de face. » Enfin, la « maison » est présentée comme mitoyenne de chaque côté et sur l'arrière. Ces descriptions à la fois topographiques et morphologiques permettent de se faire une idée des constructions à l'époque encore utilisées en habitations et d'en retrouver dans le bâtiment d'aujourd'hui les éventuelles traces originales.

Construit entre 1613 et 1627 pour le marchand Clergerie, l'ensemble du bâti observable aujourd'hui ne semble pas s'écarter radicalement de l'implantation originale : on retrouve une organisation des différents corps qui se situent dans le modèle de l'habitation urbaine courante, avec une distribution autour d'une cour centrale, qui établit le corps de bâtiment principal (double épaisseur) sur la rue et dispose les corps de bâtiment de simple épaisseur adossés aux voisins autour de la cour. On peut encore remarquer aujourd'hui cette disposition en observant la masse du bâtiment entre rue et cour, ainsi que les ruptures dans les volumes visibles dans la cour, bien que celle-ci ait été entièrement couverte, à une date récente, à la hauteur du plancher entre rez-de-chaussée et premier étage. Autre trace de cette architecture courante, celle des deux petites ailes en retour sur cour, dont l'une abritait l'escalier (et continue longtemps de l'abriter) qui se trouvait donc « hors d'œuvre » en quelque sorte puisque dans une aile accolée. Ceci constitue, avec la préséance du bâtiment principal entre cour et rue, des indices de la qualité architecturale de l'ensemble, qui semble pouvoir être compris comme un excellent exemple d'une architecture urbaine domestique cossue entre XVIIe et XVIIIe siècles à Paris. Par l'observation de ces dispositifs, on peut mesurer l'écart — à la fois décalage et retard — qui peut exister dans la diffusion des innovations architecturales, au niveau de l'organisation des espaces, puisque on relève dans le Marais dès le milieu du XVIe siècle (soit 50 ans plus tôt) les prémices de l'élaboration du modèle de l'hôtel particulier à la française. Ce modèle, promis à une glorieuse postérité, renversait déjà la logique observable au 56 rue Jacob, en interposant la cour entre le corps principal et la rue.

En ce qui concerne la physionomie de l'ensemble, les traces de l'origine sont plus difficiles à discerner. Dans un premier temps, lors de la transformation pour l'usage de l'imprimerie, il semble que la surélévation du corps sur rue réordonne une nouvelle toiture et modifie les croisées dans les étages et dans les bâtiments en fond de cour ; plus récemment, la transformation pour l'activité de bureau rend nécessaire un cloisonnement très dense (y compris l'installation de faux-plafonds jusque sous les croisées hautes), ce qui modifie la perception des lieux par rapport à leur organisation primitive. Néanmoins, ce témoignage d'architecture courante illustre bien les processus de concentration et de déconcentration de la ville qui se densifie sur elle-même (surélévation, couverture de la cour,

agrandissement du sous-sol), bien que nous soyons, rue Jacob, dans une partie neuve de Paris, lotie récemment (à l'échelle de l'histoire de la ville) et donc moins transformée.

Cependant, la réappropriation par l'usage contemporain, qui a pu y déployer une occupation satisfaisante des lieux — bien qu'au prix de sérieuses transformations — témoigne de l'utilité toujours possible d'un patrimoine architectural qui, sans être une œuvre d'art figée (l'hôtel d'York n'est pas classé au titre des monuments historiques), s'insère dans une continuité de mémoire des lieux. Entre restauration, qui conserve, et rénovation, qui transforme souvent radicalement, la réhabilitation des bâtiments, qui permet de conserver aux lieux un usage et parfois même leur usage, adapte la ville au présent.

Cette présentation s'appuie sur la conférence donnée au CERI le 2 février 2001 par Madame Caroline Varlet, architecte-historienne, sur les observations de Monsieur Gilles Maurel, architecte du patrimoine, et sur les recherches de Madame Annick Foucier, historienne, d'après M. Dumolin, *Bulletin de la Société Historique du VI<sup>e</sup> arrondissement*, tome XXXIV, 1934 et Daniel Jouve, *Paris : Birthplace of the U.S.A.*, Ed. Gründ, 1997. Nous remercions Mme Colette Morillon, directrice de l'association des grandes orgues de Chartres et Mme de Talencé, née Firmin-Didot.